



La Dernière

Une nouvelle de Michelle Cendré

illustrée par Hélène Marchetto

L'année approchait Noël. Toute la ville était en fête et les boutiques, exubérantes de couleurs vives, avalaient et recrachaient un flot d'acheteurs excités.

Jamais je ne m'étais senti aussi seul, aussi loin de ces gens, de leurs joies naïves, de leurs soucis quotidiens. Elle devait être parmi eux, quelque part, les bras chargés de cadeaux pour ses nombreux amis dont je ne faisais plus partie, perdue dans cette foule comme chez elle, loin de moi, plus loin que jamais.

Combien de temps avais-je attendu ? Quelques siècles ? Une éternité ? Le temps avait passé, parfois rêve hâté, parfois cruelle réalité. Puis, comme par magie, ce jour était arrivé il y a un peu plus de trois ans à peine.

Une cérémonie très simple, un simple « oui » dans le château des ducs d'Angoulême, devenu hôtel de ville de province. Cendrine était vêtue d'une robe courte et blanche, délicatement cintrée sur sa taille fine. Moi, un nœud pap' et une veste noire, un pantalon gris rayé. Quelques connaissances étaient présentes avec qui nous avions fait la fête dans un restaurant chinois. La soirée s'était terminée doucement puis, à pied, nous étions partis à travers les ruelles sombres de la vieille ville. Je me souviens de sa surprise quand je m'étais arrêté devant un petit immeuble qu'elle ne connaissait pas, que je lui avais tendu les clés en lui disant simplement : « Bienvenue à toi, Mme Andrew MacDunnow. »

La maison m'avait demandé plusieurs mois de travaux, mais elle était parfaite. Les anciens murs de pierre, épais, reposaient sur une cave profonde et chaque pièce avait revêtu les couleurs adéquates, les meubles occupant des points précis, quelques objets çà et là rapportés de plusieurs millénaires.

Un rêve aussi merveilleux peut-il se terminer si vite, si bêtement ?

Je fis la connaissance de Céline quelque temps après notre mariage, par hasard, occupé à me créer une vie humaine plus ou moins satisfaisante. La jeune femme me fut sympathique. Peu soucieux des fonctionnements humains et appréciant la compagnie de ces êtres, rien ne me troubla dans la fréquentation de la demoiselle. L'histoire s'enroula d'elle-même, sans que je la saisisse, sans que j'y intervienne. Quelques mois encore et mon mariage était terminé, le divorce

prononcé. Céline, amourachée de moi, avait manœuvré si doucement, si imperceptiblement, que mon épouse bien-aimée me crut entiché d'elle. Cendrine et nos amis furent bientôt des étrangers pour moi.

Ma seule consolation fut une pâle vengeance en comparaison des tourments qui me tiraillaient : lorsque Céline se rabattit sur moi comme un rapace affamé sur sa proie, la haine que je ressentis à son égard élança mon imagination malsaine. La photo de son corps, retrouvé mutilé et noyé dans le cours tranquille de la Charente, publiée en première place des faits divers, ne me laissa aucun remords... ni aucune satisfaction.

Et les jours s'écoulèrent. Comme une âme en peine, je passais sous les fenêtres de notre maison. Elle y vivait dans les meubles que j'avais choisis, elle y dormait avec des hommes que je ne connaissais pas ou que j'avais connus et appelés amis. La maison, la voiture lui étaient allés sans que je m'en inquiète, simples biens matériels.

J'errais dans les rues, la nuit, fantôme, et de petites silhouettes affolées s'enfuyaient quand, au loin, elles m'apercevaient. Un divertissement qui m'eût amusé autrefois.

Mon seul rayon de soleil était des lettres. Aussi loin que je me souviens, j'aimais les lettres, les correspondances, l'adresse joliment libellée à côté du timbre évoquant un pays lointain. J'ai beaucoup voyagé. Je n'ai pas quitté la ville depuis mon divorce.

Dans l'après-midi, j'allais retirer mon courrier à la poste et le glissais dans mon manteau. Le soir venu, quand la nuit avait pris possession de la ville, je m'asseyais sur le bord d'un trottoir et, prenant les lettres, je les ouvrais soigneusement en faisant glisser mon couteau dans le pli de l'enveloppe. Puis, à la lumière d'un réverbère, je lisais les récits de compagnons de longue date ou je restais sur le bord du trottoir, dans l'obscurité, pour lire tranquillement.

Le matin, à la terrasse d'un café, je répondais à mes nombreux correspondants, ma plume glissant sur un papier soigneusement choisi ou une carte postale. Et je me prenais à rêver qu'elle m'écrive, un petit mot gribouillé en hâte pour me dire qu'elle ne m'avait pas oublié.

Un jour de printemps, il arriva. Sur l'enveloppe, son écriture large avait soigneusement tracé « M. Andrew MacDunnnow », de cette écriture où se lisaient son

intelligence et sa force de caractère, toute sa noblesse de reine. Sans même ouvrir l'enveloppe, j'en devinais le contenu, mais, peut-être pour rester maître de mes émotions, je glissai la lettre avec les autres et attendis la nuit.

Cette après-midi-là, mes pas ne s'arrêtèrent pas auprès d'une fontaine pittoresque ou d'un chien errant attendant une caresse amicale. Je marchais, sans m'arrêter, comme espérant que la fatigue me vienne, que mes muscles me lâchent, que mes yeux se ferment et que, tel un homme, le sommeil m'emporte.

Mais rien ne vint et, la nuit tombée, les mains tremblantes, je l'ouvris. Le faire-part était joli, classique et jamais je n'ai connu l'émotion qui me vint alors en le lisant. Les mots tracèrent dans mon esprit leurs lettres de feu et, pourtant, qu'y avait-il de plus banal que ce faire-part rédigé sobrement : « La cérémonie religieuse aura lieu à la cathédrale... »

Que vaut un simple mariage devant cette jeune République française quand c'est Dieu lui-même qui sera témoin de votre union ? Une douleur sourdait au fond de moi, terrifiante, impitoyable. Cendrine allait être unie à jamais avec cet humain que je ne connaissais pas, unie à jamais... Ce mariage religieux que nous n'avions pas eu, que nous n'avions pas souhaité car, quels que puissent être mes actes passés, je n'avais jamais insulté le Créateur, ce mariage qui m'était interdit, un autre l'aurait...

Sans que je m'en rende vraiment compte, un chant atroce montait de ma poitrine et jaillit de mes lèvres. Je ne pouvais retenir ce sentiment de désespoir et de perte. Cendrine et moi avions divorcé, oui, mais je ne voyais là qu'une erreur de parcours, une faute réparable, un incident... Les mots dansaient devant mes yeux. « *La cérémonie religieuse aura lieu...* »

Ma plainte avait réveillé quelques fantômes qui se joignirent à moi. Tous pleuraient une faute passée, un incident lointain dans la mémoire des mortels. La ville frémissait à notre douleur et les rares passants se hâtèrent de rentrer chez eux, se croyant victimes d'une mauvaise peur ancestrale.

Nuit, ne te lève jamais, recouvre mes plaies...

Le soleil vint et me trouva, hagard, errant dans les rues, le visage plus pâle que de coutume, les yeux rouges de n'avoir pu pleurer. Sans que je m'en aperçoive, mes pas me conduisirent devant la haute porte de l'élégant immeuble par laquelle je l'avais portée la nuit de notre mariage. Un instant j'hésitai, mal à l'aise, puis je sonnai.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle n'ouvrît.

— Andrew ? murmura-t-elle. Tu ne devrais pas être là. Erre parmi les âmes oubliées et laisse-moi. Tu as eu ta chance, c'est fini.

— Laisse-moi te parler, suppliai-je.

Sa peau fine et blanche, des mains habiles, légères comme de délicats papillons, ses cheveux aux reflets cuivrés, coupés court sur sa nuque tendre... Un désir atroce, fou, montait en moi. La bête et sa violente brutalité me tiraillaient, m'encourageaient...

— Assieds-toi, je vais faire du thé.

Le petit salon n'avait pas bougé. Pas un élément du décor qui soit différent de ce que j'avais choisi, mis en place.

— Tu n'as rien changé ? questionnai-je quand elle revint.

Elle avait échangé le peignoir dans lequel elle m'avait ouvert la porte contre une robe plus seyante, plus légère...

— Bien sûr que non, répondit-elle avec un sourire un peu pâle. On ne modifie pas une disposition aussi bénéfique, tu le sais bien. Rien ne changera et pour rien au monde.

Elle hésita, puis reprit :

— Et disons que je ne t'en veux plus, que ce qui s'est passé est déjà loin, que je suis presque heureuse... contente que tu sois venu.

Son sourire s'illumina au fur et à mesure qu'elle parlait. Je baissai les yeux. Souffrance et désir se mêlaient en moi. Je relevai la tête :

— Une dernière fois, implorai-je.

— Tu n'es pas venu pour ça, n'est-ce pas ?

— Besoin de savoir, articulai-je.

— Savoir quoi ?

— Tu m'as quitté pour la faute que tu crois que j'ai commise... ou parce que tu m'aurais quitté de toute façon ?

— Pourquoi ?

— Dois-je trouver la force de me battre ou le combat est-il inutile ?

— Cela n'a plus d'importance, Andrew. Viens.

Sa longue main fine et blanche prit la mienne et je la suivis. La chambre était intacte, le lit encore défait de la nuit passée. Un peu de bonheur peut faire beaucoup de mal, mais je me laissai aller... une dernière fois.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et Cendrine, appuyée contre la fenêtre, me regardait m'habiller. Moi, je n'avais d'yeux que pour son corps parfait réchauffé par les rayons de lumière.

— Je t'aurais quitté de toute façon, dit-elle enfin.

Je pris la phrase comme une gifle, choqué.

— Comprends, Andrew, je t'ai aimé. Je t'aime sans doute encore et les siècles que nous avons traversés ensemble ne sont pas près de s'effacer de ma mémoire, mais je suis lasse, si lasse. La plupart de mes sœurs sont déjà parties et il ne reste désormais plus que Cassandra, Fiona et moi. Cassandra a vieilli et va bientôt s'éteindre, Fiona s'est rangée et ses années sont désormais comptées. J'ai pensé un instant que notre mariage m'aiderait... Moi aussi, je veux partir. Faire l'amour avec l'humanité puis m'éteindre doucement, dormir. Je suis fatiguée.

Les mots arrivaient, vides de sens. Je tombai à genoux.

— Cendrine, tu ne peux pas partir. Nous avons encore des empires à créer et à défaire ensemble, des mondes à parcourir, des vies à aimer. Tu ne peux pas me laisser, tu ne peux pas partir... M'aimer et en aimer un autre : c'est un comportement humain ! Tu ne peux pas me laisser...

— Si, Andrew. Dans quelques jours, un prêtre bénira mon union avec l'homme que j'ai choisi et ce sera fini. J'ai fait beaucoup plus que mon temps déjà... puis, de toute façon, une reine ne saurait survivre à ses derniers sujets. Fiona et moi ferons la route ensemble.

La perdre puis la solitude... Je sentis l'humidité et la chaleur sur mes joues et les yeux de Cendrine s'agrandirent de surprise. Elle s'agenouilla près de moi et ses doigts recueillirent mes larmes.

Mes larmes ?

— Mais tu pleures, Prince des Ténèbres, tu pleures... mais tu ne peux pas pleurer !

Le sang qui afflue dans mes veines, un cœur qui bat... Une impression de

vertige, comme une naissance. Mal, si mal.

La main de Cendrine glissa de ma joue à ma poitrine, sentit les battements sourds d'un cœur ! Un sourire triste l'illumina comme elle devenait plus pâle, bougie que l'on éteint.

— Au revoir, Andrew.

— Où vas-tu ? Que se passe-t-il ?

Un rire.

— Tu ne changeras donc jamais. Les démons sont dépourvus de neurones, qu'en est-il lorsqu'ils deviennent humains ? Je n'ai vécu si longtemps qu'en puisant dans ta force, dans ton pouvoir. Je n'ai survécu que comme un artifice de ta magie. Que pensais-tu donc ? Mes sœurs et moi n'avons jamais fait autrement que de nous servir de la fascination que nous exercions sur les tiens. Un lien bien étrange, les humains l'auraient appelé amour. Aujourd'hui, tu es descendu de ton trône et ta reine n'est plus rien. Au revoir.

Cendrine s'estompa.

— Je ne t'ai jamais trompée, je n'en ai jamais aimé d'autre que toi, hurlai-je.

Elle disparut.

Mes bottes claquent le pavé des rues de la vieille ville.

L'homme ne naît-il pas avec l'amour ? Une deuxième vie ne commence-t-elle pas quand on rencontre la personne avec qui l'on fera le reste de la route ?

On découvre alors qui l'on est, ce que l'on attend de ce monde. Et on meurt.

Quelle vie pour celui que sa bien-aimée a laissé, à sa naissance d'homme, seul, dans un monde hostile qui n'est pas le sien ?

Un bruit. Une voiture qui freine trop tard.

— Je suis désolé. Je ne l'ai pas vu. Il a traversé si vite. Je n'ai pas eu le temps de freiner.

Le sang s'écoule de l'homme étendu sur le macadam et se mêle aux eaux usées du caniveau. Un sang clair, aux reflets dorés, un sang pas tout à fait humain.

Vingt-cinq ans se seront écoulés quand Fiona mariera son fils, André, tout

juste âgé de vingt-quatre ans, à la délicieuse Sandrine, avant de partir elle-même rejoindre celles qui l'attendaient.

Les humains sont étranges. Ils pensent que des créatures telles que les sorcières ou les démons ont pu exister, comme si de telles créatures pouvaient être autre chose que les filles de leurs peurs et de leurs angoisses face à la mort...